
SERMON
 POUR UNE PROFESSION,
 SUR LA
CONNAISSANCE MUTUELLE
 DE JÉSUS-CHRIST,
 CONSIDÉRÉ COMME BON PASTEUR,

* * *

DE L'ÂME RELIGIEUSE QUI SE CONSACRE A LUI;

Prêché à Paris, le second Dimanche après Pâques, 25 avril 1819, dans la chapelle des Religieuses Bénédictines du Temple, dont la princesse Louise de Condé était prieure.

Ego sum pastor bonus; et cognosco meas, et cognoscunt me mee.

Je suis le bon pasteur; je connais mes brebis, et elles me connaissent. (*Joan. x, 14.*)

Tout ce que je vois dans ce sanctuaire, mes chères Sœurs, me retrace la touchante image qui nous est présentée dans l'Évangile de ce jour. N'est-ce pas ici en effet un bercail chéri du Seigneur, où sont rassemblées sous ses yeux d'heureuses brebis, qu'il a choisies lui-même et séparées du monde, pour être l'objet spécial de sa plus tendre sollicitude? Du fond

de ce tabernacle, le divin Pasteur veille sur vous nuit et jour, écarte les dangers qui vous menacent, détourne les coups de vos ennemis invisibles, vous soutient dans vos combats, vous récompense de vos sacrifices, et nourrit vos âmes de force, de consolation, de lumière et d'amour. Tandis que, prosternées en sa présence, vous lui rendez vos perpétuelles adorations, il me semble que vous devez entendre sa voix, qui vous dit en secret: Ne craignez pas, ô troupeau béni du Ciel, dont je suis le protecteur et le gardien! *Nolite timere, pusillus grex* (1)! je ne laisserai point périr celles qui se sont données à moi, et que mon Père a remises entre mes mains, pour les conduire dans son royaume: *Quia complacuit patri vestro dare vobis regnum* (2). En effet, mes chères Sœurs, s'il pouvait y avoir un gage certain de prédestination ici-bas, il serait pour l'âme religieuse qui, renonçant à toutes choses, a pris le Seigneur pour son unique partage. Mais, au défaut de l'assurance absolue qui n'est donnée à personne sur la terre, cette âme a du moins les motifs de confiance les plus solides et les plus légitimes qu'il soit possible d'avoir en cette vie; et c'est ce que j'entreprends d'établir pour votre consolation dans ce discours: veuillez m'écouter attentivement.

Toute la sainteté et tout le salut sont renfermés dans ces deux mots de mon texte: « Je connais mes brebis, et elles me connaissent. » Ainsi, être connu de Jésus-Christ, et le connaître réciproquement d'une connaissance d'amour, c'est être marqué au caractère des véritables brebis ou des élus. Or, je ne crains pas de dire que l'âme religieuse trouve, dans sa vocation et dans sa fidélité à y correspondre, les plus justes motifs d'espérer qu'elle est connue du Sauveur, et qu'elle le connaît de cette manière excellente. Car, d'une part, la grâce de la vocation religieuse lui est comme un gage que Jésus-Christ la

(1) Luc, XII, 32.

(2) Luc, XII, 32.

connaît de cette connaissance amoureuse, puisqu'il l'a choisie entre des milliers d'autres pour être son épouse: ce sera ma première réflexion; et d'autre part, sa correspondance à cette grâce, et sa consécration libre et volontaire à la vie religieuse, lui est comme un garant à elle-même, qu'elle connaît Jésus-Christ par l'amour, puisqu'elle sacrifie tout pour s'attacher irrévocablement à lui seul; ce sera ma seconde réflexion: et voilà tout mon dessein. D'où je conclurai qu'une personne qui se consacre sincèrement à son Dieu par les vœux de religion, peut, sans présomption et sans orgueil, se livrer à la douce espérance, qu'elle appartient à ce bienheureux troupeau, qui sera l'objet éternel de l'amour du bon Pasteur: *Cognosco meas, et cognoscunt me mea.*

Pourrais-je traiter un sujet plus intéressant pour vous en particulier, ma chère Sœur, qui êtes au moment de contracter les saints engagements dont une si précieuse confiance doit être le fruit? Le monde que vous quittez promet à ses sectateurs des plaisirs et des biens présents, mais dont la jouissance est passagère et mêlée d'amertume; et il ne leur offre aucune ressource contre les terreurs du formidable avenir qui s'avance, et qui menace à tout instant de les engloutir. La religion, au contraire, que vous embrassez, impose des privations présentes et des croix que l'onction céleste adoucit; mais elle ouvre dans l'avenir une perspective de joie et de bonheur sans fin, dont la seule attente est déjà une béatitude anticipée. Puisse l'entretien simple et familier que vous allez entendre vous faire sentir de plus en plus le prix de votre vocation, et la sagesse du choix que vous faites aujourd'hui! Demandons tous ensemble cette grâce par l'intercession de la plus pure des vierges. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dans la seule grâce de la vocation religieuse, mes chères Sœurs, je distingue trois grâces, toutes égale-

ment précieuses et admirables, que je veux vous faire soigneusement remarquer: une première grâce, par laquelle le Fils de Dieu choisit et discerne de toute éternité l'âme qu'il destine à être son épouse; une seconde grâce, par laquelle il lui manifeste ce choix, et l'appelle à y correspondre; enfin, une troisième grâce, par laquelle il la conduit, à travers les obstacles, jusqu'au terme de cette vocation sainte, c'est-à-dire à la profession religieuse, qui doit l'unir avec lui pour toujours. N'est-ce pas là un triple gage bien consolant de la connaissance amoureuse qu'il a de cette âme? *Cognosco meas.*

Je dis, premièrement, qu'il la choisit et la discerne de toute éternité: car vous savez, mes Sœurs, que votre vocation ne vient pas de vous, mais de lui. Ce n'est pas vous qui avez choisi votre Dieu, mais c'est lui qui a daigné vous choisir: *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos* (1). Or, comme toutes les pensées de Dieu sont éternelles, il suit de là que, long-temps avant que vous eussiez commencé d'être, avant la formation de l'univers et la naissance des siècles, il vous voyait déjà, il vous séparait, dans ses desseins, de la foule des hommes, vous préparait une demeure dans le secret de son tabernacle, et vous destinait les glorieux titres de vierges et d'épouses. Oh! que cette réflexion doit toucher vivement vos cœurs! Quelle est celle d'entre vous qui ne s'écrierait dans le sentiment d'une humble reconnaissance: Qui suis-je, Seigneur, pour que vous ayez fixé vos divins regards sur moi, lorsque je n'étais pas encore? pour que vous m'ayez aimée d'un amour de prédilection, avant que je fusse conçue dans le sein de ma mère? Hélas! que voyez-vous donc dans votre future créature? Que faiblesse et peut-être qu'infidélité; et cependant vous vous occupiez de moi dans vos conseils éternels, non pas seulement pour me donner l'être et la vie, ni pour me faire le don plus précieux encore de la vraie foi, mais pour me distinguer en-

(1) Joan. xv, 16.

tre les fidèles mêmes, et m'associer à ce petit nombre d'âmes privilégiées que vous admettez à votre familiarité la plus intime, et que vous comblez de vos plus rares faveurs! Ah! comment me lasserais-je jamais de penser à vous, de vous aimer et de vous bénir, puisque vous ne vous êtes pas lassé, pendant l'éternité entière, de penser à moi, et que vous m'avez préparé de si loin un si admirable bienfait! Le monde, mes Sœurs, est incapable de comprendre ce langage. Comme il ne voit pas dans quel désordre il est plongé, vers quels précipices il court, il ne peut sentir le bonheur des âmes qui ont fui la contagion de son impiété et de ses vices; qui, ne connaissant ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'envie, ni les plaisirs corrupteurs, goûtent la paix de la vertu, et trouvent leurs délassemens les plus doux à méditer la loi du Seigneur, et à chanter ses louanges.

Mais pour vous faire jouir de ce bonheur, il ne suffisait pas que votre Dieu vous eût choisies et discernées avant tous les siècles; il fallait encore qu'il daignât manifester ce choix à chacune de vous, et vous appeler comme par vos noms à l'état saint auquel il vous destinait. Aussi lisous-nous dans notre Évangile, que le bon pasteur appelle ses brebis par leurs noms : *Vocat nominatim* (1). De quelle manière, en quel lieu, à quelle époque de votre vie, vous a-t-il fait entendre sa voix? Je l'ignore; il est certain seulement que vous l'avez entendue, puisque vous y avez obéi. Peut-être vous a-t-il parlé dès vos plus tendres années; et vous inspirant dès lors un généreux mépris pour les vanités du siècle, a-t-il donné à votre enfance une sagesse qui a fait l'étonnement des vieillards. Que la victoire en ce cas vous a été facile! et que vous devez d'actions de grâces à celui qui, vous prévenant dès l'aurore de la vie, s'est rendu maître de toutes vos affections, avant même que vous pussiez connaître d'autres chaînes que celles de son amour. Peut-être a-t-il attendu

(1) Joan. x, 3.

l'âge où le monde commence à plaire et à séduire, pour opposer la puissance de sa grâce à des passions naissantes, et triompher avec plus de gloire d'un cœur que lui disputaient déjà les penchans de la nature. A quel péril en ce cas avez-vous échappé! Mon âme, pouvez-vous dire, semblable au passereau dont parle le Prophète, était déjà presque enveloppée dans le filet de l'oiseleur; le Seigneur est venu à mon secours, il a rompu le filet, et dégagée de mes liens j'ai pris en liberté mon essor : *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus* (1). Peut-être vous a-t-il attirée à lui plus tard encore, et a-t-il été chercher bien loin sa brebis, pour la ramener dans son bercail. Quoi qu'il en soit, avec quel attendrissement chacune de vous ne doit-elle pas se rappeler le moment heureux, où ces douces et victorieuses paroles ont retenti à l'oreille de son cœur : Écoute, ô ma fille, la voix de ton Seigneur et de ton Dieu, et considère attentivement les desseins qu'il a sur toi : *Audi, filia, et vide* (2). Il y a long-temps que tu es l'objet de mon amour et de mon choix; je demande que tu m'aimes et que tu me choisisses à ton tour. Si tu renonces à l'alliance d'un époux mortel, je serai moi-même ton époux; si tu quittes la maison de ton père, la mienne deviendra ton asile; si tu sors du milieu de ce peuple infidèle, de ce monde qui s'est fait des dieux étrangers, je t'associerai à une nation sainte dont je suis le chef et le roi, et qui ne connaît point d'autres lois que les miennes : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum* (3).

Quelle lumière s'est répandue avec ces paroles dans vos esprits! quelle onction a pénétré vos âmes! Blessées comme d'un trait brûlant du divin amour, vous n'avez plus vu dans l'univers que le céleste Époux qui vous avait parlé. Tout le reste est devenu insipide à vos yeux : biens, libertés, joies et honneurs

(1) Ps. cxxii, 7.

(2) Ps. xliv, 11.

(3) Ps. xliv, 11 et 12.

du monde, amitiés humaines, liens du sang et de la nature, vous avez éprouvé une sainte impatience de tout sacrifier, pour posséder cet unique objet de vos affections. Vos pensées, vos désirs, vos projets, tout a changé; dès lors vous avez été vous-mêmes des créatures nouvelles. Le divin Pasteur ne vous a plus appelées du nom que vous aviez reçu de vos pères, mais de ce nom nouveau qu'il donne aux chastes épouses, qui n'est connu que d'elles et de lui, et auquel seront attachés de si merveilleux privilèges, lorsqu'au jour du triomphe des élus, il sera gravé en caractères éclatans et ineffaçables sur leurs fronts. O heureuse, mille fois heureuse alors, celle qui aura quitté, pour ce nom nouveau, un nom grand et illustre parmi les hommes, un nom porté par des héros dont les exploits remplissent nos histoires! Car tous ces noms, si glorieux, et si célèbres ici-bas, malgré la vaine immortalité qu'on leur attribue, périront enfin avec tout le bruit et tout le souvenir des choses humaines, et ne seront plus connus dans les siècles éternels; tandis que le nom nouveau donné par Jésus-Christ, et figuré par celui que vous allez recevoir, ma Sœur, en ce jour de votre profession, sera un titre de gloire immortelle aux yeux des anges, des hommes et de Dieu même : *Vincenti dabo... nomen novum* (1). Alors, mes Sœurs, les mondains eux-mêmes connaîtront toute l'excellence de cette grâce de la vocation qu'ils méprisent aujourd'hui; et l'on estimera bien plus l'honneur d'une alliance sainte qui nous aura unis au Sauveur, que celui d'une naissance auguste, qui nous aura donné des rois pour aïeux. Chérissez donc de plus en plus la précieuse faveur que le divin Epoux vous a faite. Dites souvent avec la Reine des vierges, quand même vous seriez issue comme elle du sang royal : Oui, le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est* (2). Du trône de son éternité,

(1) Apoc. II, 17.

(2) Luc, I, 49.

il a daigné abaisser ses regards sur son humble servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (1). Il est descendu vers moi pour m'élever jusqu'à lui, et m'appeler à un bonheur qui n'est autre que le sien, à une gloire qui durera autant que les années éternelles : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (2).

S'est-il contenté de vous appeler, mes Sœurs? Ne vous a-t-il pas comme prises par la main, pour vous conduire de la maison de servitude dans cette terre de promesse que vous habitez? N'a-t-il pas marché devant vous, pour vous aplanir les voies, écarter les obstacles, et renverser les barrières qui auraient pu vous arrêter? C'est ainsi que notre Evangile nous représente le bon pasteur conduisant ses brebis, et marchant devant elles : *Et educit eas, et ante eas vadit* (3).

Je voudrais qu'en ce moment chacune de vous, mes Sœurs, rentrât profondément en elle-même, et se retraçât toute l'histoire de son cœur et de sa vie, depuis le jour où la grâce d'une vocation sainte a, pour ainsi dire, germé en elle. Dites-nous, si ce n'est pas la présence secrète de ce divin Pasteur, qui a soutenu votre faiblesse, calmé vos troubles et vos terreurs? qui vous a aidées à vaincre les dégoûts, les ennuis, les répugnances de la nature? qui a cent fois ranimé votre langueur, et rendu leur première force à des résolutions qui chancelaient? N'a-t-il pas fallu quelquefois qu'il vous soulevât, en quelque sorte, dans ses bras, lorsque, défaillantes et abattues, vous succombiez au découragement et à la lassitude? Mais je veux que votre ardeur ne se soit jamais démentie : auriez-vous pu, sans lui, triompher des oppositions du dehors? Tant de difficultés insurmontables en apparence, qui les a fait évanouir? les préjugés de ces parents, de ces amis mondains, qui les a dissipés? cette

(1) Luc, I, 48.

(2) Luc, I, 48.

(3) Joan, X, 3 et 4.

santé si débile, qui l'a raffermie? ces embarras inextricables d'affaires, qui les a démêlés? ces liens, ces engagements qui semblaient devoir vous retenir toujours captives, qui les a rompus? enfin, ces incidens inattendus, ces circonstances extraordinaires auxquelles vous devez l'accomplissement de tous vos vœux, quel autre que le Maître souverain des évènements les a fait naître? Repassez dans votre esprit tout ce détail, et vous reconnaîtrez à chaque pas les attentions et les soins de ce Pasteur tendre et vigilant, qui ne détournait pas un seul instant ses yeux de sa brebis.

Mais pourquoi parler de ces obstacles particuliers, quand les obstacles publics étaient tels, que l'existence même de cette association sainte n'a pu être l'effet que d'une suite de prodiges. Songez-vous quelquefois, mes Sœurs, en quel temps nous sommes, au milieu de quelle génération vous vivez, dans quelle Babylone vous chantez si paisiblement les cantiques de Sion? Qui eût cru ce bonheur possible, il n'y a pas vingt ans encore, lorsque la France était sans autels, sans prêtres, et presque sans Dieu; que les vierges chrétiennes, chassées de leurs asiles, étaient fugitives et errantes au milieu d'un monde ennemi; que l'abolition éternelle des vœux sacrés de religion était si solennellement proclamée? Mais que sont tous les efforts des hommes et les plus affreuses révolutions, pour renverser les conseils du Tout-Puisant? Qui pourrait arracher des mains du bon Pasteur les brebis que son Père lui a confiées? Vous lui apparteniez dès-lors; dispersées, inconnues les unes aux autres, vous étiez connues de lui; vous formiez déjà à ses yeux un troupeau qu'il devait réunir dans ce bercail: il faut que son dessein s'accomplisse. Où est celle qui doit lui servir d'instrument pour l'exécuter? Hélas! exilée d'une patrie où ses ancêtres ont régné, elle erre de contrées en contrées, abreuvée de douleur, exposée chaque jour à mille périls. Mais il ne la quitte point, et partout il la cou-

vre de sa main protectrice; il est avec elle dans les cours des rois étrangers, dans les camps, et au milieu du bruit des armes; il la conduit, selon le langage de l'Écriture, à travers les eaux et les flammes, les tempêtes et les abîmes; et lorsqu'enfin le temps marqué dans ses décrets est venu, il la ramène aux lieux de sa naissance, l'établit dans la demeure qu'il lui a préparée, et l'entourne d'une famille sainte dont elle sera la mère. L'impiété et la discorde frémissent autour de cette enceinte; la paix, l'innocence et l'union des cœurs régneront au-dedans. L'heureux troupeau se multipliera de jour en jour, et l'on reconnaîtra l'œuvre de la main du Très-Haut.

Parlez, mes Sœurs; l'auteur de tant de merveilles a-t-il assez prouvé qu'il vous connaît et qu'il vous aime? *Cognosco meas*. Mais pour comble de faveur, ne s'est-il pas renfermé ici avec vous? n'est-il pas jour et nuit sur cet autel, pour recevoir vos hommages et écouter vos demandes? Si ce qu'on voit trop souvent ailleurs, donne quelquefois la pensée que l'enfer même est transporté sur la terre, ne semble-t-il pas que le ciel soit descendu au milieu de vous? Votre titre d'*Adoratrices perpétuelles* ne vous assimile-t-il pas à ces anges dont la gloire et le privilège est d'assister toujours en la présence du Seigneur: *Septem qui astant ante Dominum* (1)? Comme ils sont sans cesse prosternés devant le trône de la majesté de Dieu, ne l'êtes-vous pas sans interruption devant le trône de sa miséricorde! Ah! soyez toujours dignes d'une si honorable distinction, qui fait l'étonnement des esprits célestes. Et vous, ma chère Sœur, venez avec joie fixer votre séjour dans cette heureuse terre de Gessen, seule exempte des fléaux dont tout le reste de l'Égypte est frappé, et des épaisses ténèbres qui le couvrent; vous y serez toujours sous les yeux du divin Pasteur; il y conduit ses brebis dans des pâturages toujours abondans, et les désaltère aux sources qui jaillissent à la vie éter-

(1) Tob. XII, 15.

nelle; il vous y donnera de nouvelles preuves de cet amour qui vous a discernée avant tous les temps, qui vous a ensuite appelée, comme par votre nom, à la possession de son héritage, et qui vous y établit enfin aujourd'hui. Vivez dans la douce confiance que tant de faveurs doivent vous inspirer; et que votre reconnaissance soit proportionnée, autant qu'elle peut l'être, à la grandeur du bienfait.

Mais, mes Sœurs, si la grâce de la vocation sainte est comme un gage à l'âme religieuse que Jésus-Christ la connaît d'une connaissance d'amour: *Cognosco meas*; la correspondance de l'âme religieuse à cette grâce, et sa consécration volontaire à une vie austère et pénitente, lui est comme un garant à elle-même, qu'elle connaît réciproquement Jésus-Christ: *Cognoscunt me meæ*. C'est ce que je dois montrer dans ma seconde réflexion.

SECOND POINT.

Il y a dans l'Évangile de ce jour, mes Sœurs, une parole bien étonnante, et dont le développement sera pour vous d'un intérêt tout particulier; c'est cette parole de notre divin Sauveur: «Je connais mes brebis, et elles me connaissent, comme mon Père me connaît, et comme je connais mon Père;» par où il assimile la connaissance que ses brebis ont de lui, à celle qu'il a lui-même de son Père éternel. Quelles sont donc ces brebis, qui connaissent le Fils d'une manière si excellente et comme il connaît lui-même le Père? Je dis que ce sont les âmes qui embrassent la vie parfaite, et qui par les vœux de religion s'engagent à l'observation des conseils évangéliques. Pourquoi cela? Vous l'allez comprendre. Jésus-Christ a montré qu'il connaissait son père, parce qu'il a fait sa volonté en tout, jusqu'à se dépouiller de toutes choses, jusqu'à s'immoler et à s'anéantir pour lui plaire; et l'âme religieuse prouve de même qu'elle connaît Jésus-Christ, parce qu'elle est docile en tout à sa voix, fidèle en tout à ses exemples, jusqu'à se dépouil-

ler de tout ce qu'elle possède par le vœu de pauvreté, jusqu'à s'immoler comme une hostie vivante par le vœu de chasteté, jusqu'à s'anéantir par le vœu d'obéissance. Développons ces trois points.

Jésus-Christ connaît son Père: et parce que son père veut qu'il se dépouille de tout l'éclat de sa divinité, de toutes les richesses de sa gloire, et qu'il paraisse dans l'état d'un homme pauvre et abject, il entre dans ce dessein, quitte son palais éternel, consent à naître dans une étable, à vivre dans l'indigence et à mourir dans le dénuement absolu de toutes choses. L'âme religieuse connaît Jésus-Christ: elle le voit dans cet état, et elle l'entend qui l'appelle à sa suite; elle ne peut résister à la voix du bon Pasteur, et, sans écouter les répugnances de la nature, elle lui dit aussitôt ce qu'il disait lui-même à son père: «Me voici, Seigneur, me voici prête à accomplir votre volonté tout entière; *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (1).» Elle le voit pauvre; et parce qu'elle le connaît pour son modèle, elle veut à tout prix être pauvre comme lui. Héritier de toutes choses et souverain maître de l'univers, il ne possède rien et n'a pas même où reposer sa tête; pour l'imiter autant qu'elle le peut, elle renonce aux biens qu'elle a hérités de ses pères, s'ôte le droit d'en disposer et d'en jouir, et devient étrangère à tout ce qui lui appartenait le plus légitimement: *Cognoscunt me meæ*. Il a déposé toutes les marques de sa suprême grandeur, et se cache non-seulement sous les voiles de l'humanité, mais sous des vêtements grossiers et vils aux yeux mêmes des hommes; c'en est assez pour qu'elle s'empresse de déposer les titres qui la distinguent et jusqu'au nom qu'elle a reçu en naissant, pour qu'elle rejette le faste de la parure mondaine, et s'enveloppe sous de sombres voiles, sous le sac même et le cilice: *Cognoscunt me meæ*. Il lui dit qu'il sera le trésor des pauvres volontaires; et parce qu'elle le connaît pour le souve-

(1) Heb. x, 7.

rain bien, elle estime ce trésor plus que toutes les richesses de la terre; elle regarde comme une perte tout gain qui l'en priverait, et comme un monceau de boue tout l'or et l'argent qu'il faut sacrifier pour l'acquérir: *Cognoscunt me meæ*. Il promet le centuple en cette vie, et une éternelle félicité dans l'autre, à ceux qui auront tout quitté pour le suivre; et parce qu'elle le connaît pour la vérité même, elle se fie à sa promesse; elle envisage la pauvreté évangélique moins comme un sacrifice, que comme un céleste trafic; elle croit placer à intérêt tout ce qu'elle abandonne, et semer dans une terre féconde tout ce que le monde croit qu'elle jette; elle sème ainsi avec joie, et elle est sûre de recueillir dans des transports d'allégresse infinie: *Cognoscunt me meæ*. L'avarice et la cupidité de tant de chrétiens du siècle vient de ce qu'ils ne connaissent pas Jésus-Christ. Ils mettent leur confiance dans leurs maisons, leurs champs, leurs revenus et leurs épargnes; et souvent un souffle renverse toutes leurs espérances, en dissipant comme la poussière les biens fragiles sur lesquels ils les fondent: tandis que l'âme religieuse, appuyant toutes les siennes sur la parole de Jésus-Christ pauvre, met par son dépouillement même sa fortune à l'abri des revers, et, selon l'énergique expression de saint Paul, thésaurise un fondement solide pour un avenir sans fin: *Thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum* (1). Voilà comment elle prouve par son vœu de pauvreté qu'elle connaît son divin Maître: *Cognoscunt me meæ*.

Le Fils de Dieu, non content de se dépouiller de toutes choses, s'immole encore lui-même, pour accomplir la volonté de son père. « Les oblations, lui dit-il, et les holocaustes n'ont pu vous plaire; mais vous m'avez donné un corps: me voici; » que je sois une victime agréable à vos yeux, et que je satisfasse votre justice. Il sacrifie en effet sa chair innocente; et, après avoir vécu dans les privations et les tra-

(1) I. Tim. vi, 19.

vau, il expire dans les tourmens sur la croix. L'âme religieuse contemple son Sauveur mourant; elle sait qu'il demande d'elle un sacrifice semblable, et elle le lui offre par le vœu de chasteté. Car la chasteté parfaite, dont le monde est loin d'avoir une juste idée, est un véritable holocauste de tout l'homme, par lequel le corps est immolé comme une hostie vivante: *Hostiam viventem* (1); et le cœur, comme une victime spirituelle: *Spirituales hostias* (2).

Le corps, disons-nous, est immolé, non-seulement par la privation de tous les corps sensibles, mais encore par la contrainte sévère imposée à tout l'homme extérieur, par cette mortification habituelle et universelle, qui est le crucifiement de la chair et la mort des sens. Une vierge consacrée à Jésus-Christ a des yeux pour ne point voir les objets créés, des oreilles pour ne point entendre la voix des hommes, une langue pour ne parler qu'à Dieu seul ou de lui, des membres pour les sacrifier à la pénitence; de sorte qu'elle peut dire avec l'Apôtre: Je suis attachée à la croix de mon Sauveur, et je m'y consume lentement: *Christo confixus sum cruci* (3). Elle vit pour mourir à toute heure; c'est une hostie vivante: *Hostiam viventem*. Pourquoi se soumet-elle à ce martyre volontaire, si ce n'est parce qu'elle connaît qu'elle aime uniquement celui qui a livré pour elle sa chair pure et virginale? *Cognoscunt me meæ*.

Cependant l'holocauste n'est pas encore complet. La chasteté n'a encore immolé qu'une partie de l'homme, et ce qu'il y a de moins noble en lui, les sens et les membres; il faut qu'elle immole une victime spirituelle, le cœur, et qu'elle le fasse aussi mourir. Le cœur vit d'affections et d'amour. Les attachemens naturels pour les proches, les amis, les personnes dont la société plaît, semblent lui être aussi nécessaires que l'existence. Oh! qu'il en coûte

(1) Rom. xii, 1.

(2) I. Petr. ii, 5.

(3) Galat. ii, 19.

de rompre ces liens si doux et si légitimes! C'est arracher en quelque sorte ce cœur sensible à lui-même. Mais celle qui aspire à être épouse de Jésus-Christ, connaît la jalousie de ce divin amant des âmes; elle sait que toute affection dont il n'est pas l'objet, l'offense, et que ce n'est pas être assez digne de lui, que d'aimer autre chose que lui, sans l'aimer pour lui-même: *Cognoscunt me meæ*. En conséquence, les attaches les plus justes, les penchans et les goûts les plus innocens, sont réprimés, combattus, sacrifiés. C'est la mort entière de la victime, et la consommation de l'holocauste. Mais, O Jésus! comment donner une idée de la récompense que vous réservez à cette généreuse immolation de soi-même? Votre servante ne vit plus de la vie de la nature; mais elle commence aussitôt à vivre d'une vie cachée avec vous en Dieu. Elle se détache des créatures; mais elle retrouve toutes ses affections sanctifiées et comme divinisées dans votre amour. Elle éprouvera peut-être des froideurs de la part de ceux à qui elle fut chère; mais elle sera comblée de vos grâces et de vos divines faveurs; et si elle compte moins d'amis parmi les hommes, elle aura pour ami, pour consolateur, pour époux, celui que les anges adorent. Que sera-ce, au jour solennel des noces de l'Agneau, quand elle sera revêtue de la robe nuptiale, et couronnée, en qualité de reine et d'épouse, à la face du ciel et de la terre; que ce corps, traité avec tant de rigueur aujourd'hui, ressuscitera glorieux et immortel, brillant d'un éclat et d'une beauté qui effaceront la splendeur des astres du firmament; que ce cœur, condamné aujourd'hui à tant de privations, surabondera de joie céleste, et ne pourra contenir les torrens d'ineffables délices dont il sera inondé; que cette vierge, aujourd'hui solitaire et oubliée du monde, sera introduite avec honneur à la cour du Roi des rois, appelée à faire éternellement partie du cortège de l'Agneau; qu'elle aura enfin la consolation de voir que plusieurs de ceux dont l'amitié fut pour elle la matière d'un doulou-

reux sacrifice, doivent leur salut et leur bonheur aux prières qu'une tendre et ardente charité ne cessa de lui inspirer pour eux? Combien s'applaudira-t-elle alors d'avoir connu son Dieu crucifié, et d'avoir consenti à s'immoler avec lui! *Cognoscunt me meæ*.

Mais elle va plus loin encore. Si les vœux de pauvreté et de chasteté l'ont dépouillée et immolée, ils ne l'ont pas anéantie; après avoir renoncé aux biens de la terre, à toutes les jouissances des sens, et aux attachemens naturels, elle conserve encore une volonté libre et quelques droits sur elle-même: c'est ce qui lui ôte le vœu d'obéissance, qui la pousse enfin jusqu'au néant. Car n'est-ce pas un vrai néant, qu'une créature raisonnable qui ne peut rien penser, rien vouloir, former aucun mouvement ni aucun projet, sans l'impulsion ou la permission d'autrui? Que reste-t-il à celle dont la volonté même et le jugement ne lui appartiennent plus, et qui a mis sous le joug les plus nobles facultés de son esprit et de son cœur? Aussi le grand Apôtre, parlant de l'obéissance de Jésus-Christ, la nomme-t-il un anéantissement: « Il s'est, dit-il, anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur, *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens* (1). Cette dépendance absolue est la destruction entière du vieil homme, parce qu'elle renverse jusqu'au fondement de l'amour-propre et de l'orgueil. C'est aussi ce que la superbe impiété a toujours vu de plus odieux et de plus révoltant dans les vœux de religion. Mais ce qu'elle hait, est précisément ce qui charme l'humble vierge que la foi éclaire. Elle connaît le maître qu'elle a choisie: *Cognoscunt me meæ*; elle a compris que se rendre volontairement son esclave, c'est devenir libre; que s'anéantir pour lui et avec lui, c'est acquérir un nouvel être. Et en effet, que ne trouve-t-elle pas dans cet heureux néant où elle s'est réduite? Affranchie de la tyrannie des passions, des caprices de la volonté propre, des bizarreries de l'humeur, de cette foule de désirs tumultueux,

(1) Philipp. II, 7.

teux, inconstans, souvent contraires les uns aux autres, qui agitent le cœur humain, le poussent et le repoussent sans cesse comme les vagues d'une mer orageuse; elle se repose dans le sein de l'obéissance, et ne connaît ni trouble, ni perplexités, ni incertitude, ni remords; ses déterminations, ce n'est pas elle qui les forme; ses démarches, ce n'est pas elle qui les conduit; elle a un pasteur, toute la sollicitude est pour lui, toute la sécurité pour elle; il lui parle et par sa règle, et par l'organe de ses supérieurs; elle n'a point d'autre soin que d'écouter sa voix et de faire ce qu'il commande; elle ne peut s'égarer en le suivant. Les brebis, dit notre Evangile, entendent la voix du bon pasteur et le suivent, parce que sa voix leur est connue. *Vocem ejus audiunt, et illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus oves* (1). Tandis que d'autres, entêtés de leur prétendue sagesse, et prenant leur volonté pour guide, s'enfoncent dans les ténèbres, et se précipitent dans les abîmes; elle marche dans une voie toujours lumineuse et toujours sûre, s'y avance avec une consolation ineffable, et sent augmenter son espérance et sa joie à mesure qu'elle approche du terme. Si elle persévère jusqu'à la fin, elle dira en mourant avec saint Paul: « J'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi jurée à mon époux; il ne me reste que d'attendre la couronne de justice qu'il m'a promise: *Reposita est mihi corona justitiæ* (2).

O vous, ma chère Sœur, qui entrez en ce moment dans cette carrière de sacrifices et de gloire, n'oubliez jamais cette importante parole: « Si elle persévère. » Si vous persévérez jusqu'au bout dans les sentimens qui vous animent aujourd'hui; dans l'amour de vos vœux et la fidélité à les observer; dans l'esprit de pauvreté, d'immolation et d'obéissance; dans cet état de mort, qui va être figuré par votre ensevelissement sous un drap funèbre; dans l'union à la

(1) Joan. x, 3 et 4.

(2) 11. Tim. iv, 8.

croix, que le ministre de Jésus-Christ va vous donner pour partage... Si vous persévérez... Voilà la condition indispensable. La couronne à laquelle vous aspirez n'est promise qu'à la seule persévérance. Car, hélas! il y a des vierges folles, qui se croient connues de l'Époux, et à qui il dira un jour: Je ne vous connais pas: *Nescio vos* (1); qui se flattent aussi de le connaître, et qui s'égarent loin de lui, parce que leurs lampes se sont éteintes dans leurs mains, et que l'huile de la charité manque à leur cœur.

Pour qu'un si terrible malheur n'arrive jamais à aucune d'entre vous, ne cessez, mes chères Sœurs, de contempler sur cet autel celui qu'il est si nécessaire de bien connaître; et imitez l'objet de vos adorations et de vos hommages. Voyez quel secret a trouvé son amour pour perpétuer son sacrifice et ses humiliations jusqu'à la fin des temps. Quel dépouillement dans l'Eucharistie! quelle obscurité sous ces voiles! quel état d'immolation et de mort! quelle obéissance à la voix des prêtres! quel abandon entre leurs mains! quel silence! quel anéantissement! Faites selon ce modèle; et, si vous connaissez véritablement Jésus-Christ, ne vous plaignez pas de ce néant, auquel il faut vous réduire pour quelques années, pour quelques jours peut-être, quand votre Dieu s'y est réduit pour toute l'étendue des siècles.

Vous faut-il, après cela, d'autres modèles encore? Ah! quels souvenirs ce lieu vous rappelle, mes Sœurs! et comment osé-je toucher une plaie si profonde; une plaie encore si sensible, l'incurable plaie de tous les cœurs français? N'est-ce pas ici même qu'a commencé le dépouillement, l'immolation, l'anéantissement de la majesté royale, et cette longue suite de scènes lugubres, qui ont abouti à la mort d'un roi martyr, d'une reine magnanime, d'une princesse qui, sur la terre même, fut comptée au nombre des anges; d'un jeune héritier du trône, qui ne connut de la vie que les amertumes et les douleurs;

(1) Matth. xxv, 12.

hélas ! il faudrait dire de tout une famille auguste, si le Ciel ne nous eût conservé, par miracle, la fille chérie de nos maîtres, pour adoucir nos larmes en y mêlant les siennes, et soutenir nos espérances qui s'attachent à son nom, à son sang et à ses vertus ? Ce pavé que nous foulons n'a-t-il pas été mouillé des pleurs de ces illustres victimes ? O mes Sœurs, à côté de leurs souffrances, compterez-vous pour beaucoup vos austérités ? Qu'est-ce que votre pauvreté religieuse auprès des privations qu'ils éprouvèrent ; vos humiliations, auprès des outrages dont ils furent abreuvés ; votre captivité volontaire, en comparaison de l'odieuse et violente captivité dans laquelle ils gémissent ? Et s'il faut avouer que votre vie pénitente est un état habituel de mort, quelle différence de cette manière de mourir à la leur !

Mais, Seigneur, une toute autre pensée me frappe en ce moment. Je crois reconnaître ici un grand dessein de votre sagesse, un grand gage de vos miséricordes sur nous. Comment un lieu souillé par de si détestables attentats, est-il changé en un religieux sanctuaire ? comment votre trône de grâces est-il établi sur le théâtre même de ces sacrilèges violences ? comment la prison des royales victimes est-elle devenue la paisible demeure de ces vierges captives de votre amour, qui, prosternées sans cesse à vos pieds, partagent leur vie entre la pénitence et la prière ? O divin Sauveur ! le vœu du Roi-Martyr a été entendu ; il a demandé grâce pour son peuple, et, à sa demande, le lieu même d'où s'élevait contre nous un cri accusateur, a été converti en lieu d'expiation ; vous y êtes descendu vous-même pour vous mettre entre nous et votre père irrité, détourner ses regards de nos crimes et les attirer sur la face de son Christ. Vous voulez que vos servantes, s'immolant avec vous, joignent leurs perpétuelles supplications aux vôtres ; et, pour donner plus d'efficacité à leur voix, pour rendre leur intercession plus puissante, vous voulez qu'elles aient à leur tête une vierge is-

sue du même sang qui fut si sacrilègement répandu. N'en doutez pas, mes Sœurs, il y a plus ici qu'une disposition ordinaire de la Providence ; vous avez reçu une véritable mission d'en-haut, pour fléchir la justice divine, et prévenir les malheurs qui nous menacent. De votre fidélité et de votre ferveur dépend le salut public, comme de la prière de Moïse sur la montagne dépendait la victoire d'Israël. Ne vous relâchez jamais ; le ciel et la terre vous le demandent ; remplissez votre glorieuse destination : vous sauverez la patrie ; vous consolerez l'Eglise ; et au jour où le bon Pasteur viendra enfin faire le dernier discernement des boucs et des brebis, connues, avouées de lui, vous serez rangées à sa droite avec l'heureux troupeau qu'il conduira à sa suite dans les pâturages éternels. Ainsi soit-il.